

— On a réussi, mec. On a vaincu le Wendigo.
David me dit cela au sommet de la colline et je pense à tout le chemin parcouru.

*

Il tenait à ce que ce livre commence par des deux phrases.

*

Il n'est pas exact que David D. se soit longtemps nourri de chair humaine. Ni qu'il ait été un tireur d'élite. Il n'est pas exact non plus qu'il ait créé une secte satanique dans son adolescence et fait partie d'une milice d'extrême-droite. Il n'est pas plus vrai que son grand-père, peu avant sa mort en 2006, ait tourné avec lui des films de zombies et des courts-métrages politiquement choquants.

Ou plus exactement : tout ceci a existé, mais pas comme vous pourriez l'imaginer.

*

Dans ce monde qui est le notre, et qui passe pour réel, des prises électriques, des câbles, des fibres optiques et des ondes WiFi, j'ai rencontré David D. sur le forum du webzine néo-nazi « Wardance », en 2003, et nous avons fait plus ample connaissance sur le réseau Microsoft Network Messenger, également appelé MSN Messenger – mais en réalité, je l'ai probablement connu dans les années 80, aux Etats-Unis, dans une série familiale américaine avec des noirs. Il jouait sans doute au base-ball, élevé par une mère célibataire (une secrétaire, peut-être) et être le nouveau voisin du quartier. *The New Kid on the Block*. Ou peut-être l'ai-je rencontré dans un roman de Stephen King – « Ca » ou bien « Le Corps ». Nous devons faire partie de la même bande de mômes inadaptés au monde et à la vie, des perdants en herbe, unis jusqu'à la mort. Toujours est-il que je connais David depuis longtemps, probablement depuis toujours ; nous nous sommes connus dans de nombreux romans, dans des films, dans mille autres vies. Il n'est pas impossible non plus qu'à un niveau supérieur nous soyons une seule et même personne.

*

Il était fasciné par cette série américaine, où une gentille famille cache chez elle le Bigfoot, cette créature poilue et quadrumane, peut-être d'origine extra-terrestre, je ne sais plus, et vit avec elle tant et tant de moments drôles et attendrissants. Cela m'avait toujours paru sinistre, malsain, sans que je puisse exactement mettre des mots sur ce que je ressentais comme quelque chose de secrètement pervers – et c'est David qui m'a éclairé, en m'expliquant que derrière le côté souriant de la série se cachait l'histoire d'une famille dissimulant aux yeux du monde une chose absolument anormale, aberrante, qui ne devrait pas être. Une chose qui devait rester secrète. Une chose comme l'inceste – c'est la comparaison qu'il a utilisé.

*

Il m'appelait souvent, le matin, pour me raconter ses rêves de la nuit, persuadé que nous nous croisions réellement, sur le plan Astral. Mais le plus souvent c'était pour rapporter ses combats avec les Larves, des créatures inférieures, immatérielles, dont le but était de parasiter nos rêves pour vampiriser notre énergie vitale – leur technique habituelle étant de prendre

l'apparence d'une personne de notre entourage proche. C'était d'ailleurs, selon lui, grâce à cela qu'on pouvait les reconnaître et les combattre ; dès que je lui racontais un de mes rêves, où une connaissance (lui-même, parfois) avait un comportement étrange ou effrayant, il m'assurait que j'avais croisé une Larve.

Artaud cite ces bestioles dans son poème « Prière » :

« Rassasies-nous nous avons faim
De commotions intersidérales
Ah verse-nous des larves astrales
A la place de notre sang »

*

« Un jour j'ai voulu en avoir le cœur net, voir ça de l'intérieur, et je me suis présenté au siège de la Sciento à Lyon. La nana qui m'a accueilli m'a fait passer les premières étapes, un interrogatoire de plusieurs heures, calqué sur les méthodes policières – reposer les mêmes questions, inlassablement, tournées différemment pour qu'on finisse par se perdre. Puis elle m'a demandé de me coucher et de fermer les yeux, et de me concentrer pour lui décrire mes vies antérieures. J'ai légèrement plissé les yeux, je la regardais les yeux mi-clos et je lui ai décrit des scènes de partouzes, pendant des heures.. »

*

C'était le pouvoir qu'il visait – il n'en faisait aucun mystère, et son mépris du genre humain, son mépris de la souffrance ou de la dignité d'autrui, qu'il voyait comme au service de ses ambitions, de sa satisfaction, de ses fantasmes, m'avaient longtemps horrifié. Sa fascination pour les sectes et toutes les techniques de contrôle mental, de manipulation, de désinformation, et son goût pour les entreprises mystificatrices – comme celles que nous avons imaginées avec la Nihil Pop Organization – n'étaient que l'expression de cela.

*

Il croyait fermement en la magie, ou faisait semblant d'y croire, encore que j'ai compris à son contact que cette distinction n'a pas de sens – croire en la magie n'étant que la volonté d'établir toujours des liens de causalité entre les choses, les événements, de les chercher et d'apprendre à les reconnaître, toujours plus secrets, toujours plus obscurs, incompréhensibles ou absurdes en apparence.

*

« Quand j'étais jeune j'étais obsédé par la sorcellerie, l'ésotérisme et les affaires religieuses. Dans un grimoire j'avais trouvé une invocation pour rencontrer un démon à une croisée de chemin. Dans une forêt au dessus de chez moi il y a deux sentiers qui se croisent et c'est un lieu plutôt reculé. J'y vais, je fais le rituel magique, j'enterre une pièce au milieu du point de jonction des deux chemins et je m'en vais. Je ne devais pas me retourner et je ne l'ai pas fait. Sur le livre il disait que le démon devrait se présenter à moi avec un pantalon vert bouteille et une veste jaune. Sur le chemin du retour je passe par la métairie, et je croise un lascar avec un pantalon vert Lacoste et une veste de lascar jaune. Il m'a regardé et m'a dit Salut. »

*

Immersion dans l'oubli,
Suspendre les rêves, l'ennui qui froisse les feuilles
Des cailloux dans ma chaussure, je vais t'éclater l'anus
Un éclair zébrant les ténèbres

*

« Quand une fille se mets dans une certaine position, par rapport à la taille de son corps et certains paramètres comme la forme de ces jambes ou de son cul, je la vois apparaître nue subitement. Une fois j'avais deviné qu'une fille avait un grain de beauté sur la fesse, par rapport à la forme de sa cuisse quand elle dansait sur du Slayer dans une boîte Metal. Quand j'ai vu la nuque de la fille j'ai su qu'elle s'appelait Emilie ; et paf, elle s'appelle Emilie. C'est vraiment incroyable. J'appelle ça du clignage de cul. Parce que j'ai remarqué que parfois le cul et les hanches d'une fille décrivent des cercles complexes, avant d'arriver à un point ou jailli comme une étincelle, et là elle m'apparaît nue. Et quand je vois les autres hommes autour ils sont hypnotisés, c'est dingue. C'est le clignage de cul. »

*

« Une fois j'ai rencontré un fan de NSBM complètement fou. Mais vraiment fou. Il vivait dans un centre pour jeune toqués et il était forcé de chercher du boulot et de remplir des tâches administratives pas des coachs psychologues. Il était vraiment fou, il croyait qu'une swastika lui avait poussé sur le front une nuit et qu'elle émettait de la lumière. Et ce type m'a sorti sa perception du NSBM et tout ça, et je le trouvais bien plus sain que les mecs du RU finalement. Une fois il m'a expliqué, vêtu de son tee shirt Kristallnacht, qu'il fallait être complètement dingue pour être nazi ; il était totalement anti-nazi. Mais c'était un vrai cinglé, une fois il avait une chemise blanche et un jean bleu et il m'a sorti qu'il se sentais bien là vêtu en noir. Et une fois il a fait flipper mon père au téléphone en lui parlant du lien mystique qui nous unissait. »

*

« Ca me rappelle qu'une fois j'écoutais Surf in USA avec des beumeux en roulant à fond ; ils ont été cool pour la seule fois de leur vie. Et j'y ai assisté. C'était tellement beau quand j'en avait les yeux qui piquaient, et je voulais que la vie s'arrête là, dans ce pur moment de perfection. Où j'étais dans les 60's, avec des gars cool, et non des beumeux racistes. J'ai prié pour qu'on percute un camion, que la terre explose d'un coup net. C'était un pur moment de fin. »

*

« J'ai de bonnes raisons de haïr les nains : déjà je suis sortie avec une naine une fois, et ensuite un nain se foutait de ma gueule en Cinquième et j'avais projeté de le tuer. J'ai encore cette frustration en moi. Et j'ai été dégoutté pendant une semaine quand dans "House 4" ce fils de pute de nain fait boire ses glaires à une pauvre fille. On me forçait à regarder fort boyard quand j'étais enfant. Et j'ai acheté un film de la Full Moon avec que des acteurs nains déguisés en Dracula, Frankenstein et la Momie, et c'était à chier. Et j'ai croisé Giant Coucou à la FNAC

et il m'a pas répondu quand je lui ai dit bonjour. Les nains sont la race de Satan. Je vais créer des mini chambre à gaz pour les foutre dedans. »

*

« J'aimerais que la terre entière danse sur du MIDI, en chantant en yaourt. Au moins une fois bordel. Une fois, cinq minutes. Bordel c'est rien quoi. »

*

« Tu ne vas pas me croire : j'ai constaté que quand j'écoute mon baladeur et que j'ai des pensées bizarres (viol, attentats, cannibalisme, sexe en réunion, extra terrestres, devenir le maître du monde etc.) il y a des grésillements dans mon casque, comme si certaines pensées étaient reconnues, par une puce disons, et étaient transmises à une sorte de Big Brother. Le transfert se fait par ondes radios et provoque des parasites dans mon casque. J'ai testé : je me suis forcé à penser à l'attentat de Georges Bush, et ça a grésillé. »

*

« Nous à Saint Etienne on a Jean Charles, alias JC, alias Jésus Clochard. Il a quarante balais, pèse 20 kilos, une moustache sale, des cheveux par endroits, des habits sales, un short long comme un slip, des casquettes Ricard sales, des ongles longs et sales, des lunettes qui tiennent au scotch et un sac à dos sale et tout déchiré plein de livre de JDR sales. Et de fiches de persos sales. Il triche et vole des dés, mange ses crottes de nez en public, est violent, a ramené une hache une fois au club de JDR pour découper un type en rondelle. Et accessoirement se prends pour un loup garou satanique et cours à poil dans les bois. Dans sa maison sales y a plein de bouquins de JDR et de feuilles de persos sales, des armoires cassées, des posters de films de vampires tout déchirés. Il fait croire qu'il connaît plein de rôlistes, qu'il est champion de JDR en Allemagne, et qu'il sort avec une infirmière qui a de gros seins ; mais en fait nous on pense que c'est un pédé refoulé, parce que dans tout ses scénars de JDR il t'oblige à coucher avec des mecs pour avoir des infos. Une fois au club de jeux de rôle il y avait beaucoup plus de joueurs que de MJ, et Jésus Clochard n'était pas là. Gilles a dit "on va tracer un grand cercle et l'invoquer", ensuite il dit "JCCCCCCC je t'invoooooooue JCcccccc vient à la convocation de ton maître Satan". Et à ce moment Jésus Clochard a ouvert la porte. On s'est tous regardés l'air con. »

*

« En fait on nous roule, elles sont pas romantiques ces salopes de femmes. Elles font croire que, mais c'est faux. Putain j'ai démasqué le truc ; les femmes ne sont pas romantiques. Ce sont juste des tarées avec une mini bite. Moi je suis un vrai romantique. »

*

« Cette nuit j'ai rêvé que j'enfournais des vêtements, quelques livres et une bible dans mon sac de marin et que j'allais chez toi à pied. Ensuite nous traversions l'Allemagne, la Pologne et la Russie à pied avant de prendre une chaloupe pour le Canada. Nous arrivions chez Honti, barbus, chevelus et affamés et il nous offrait un bon bol de soupe. »

Une conversation avec David D.

Vers 2008, 2009...

– Je me plais à penser que j'ai commencé la musique à 12 ans. J'avais une vieille chaîne Hi-Fi sur laquelle je pouvais brancher un jack et j'avais deux lecteurs cassettes. Je me suis mis à enregistrer des bouts de chansons à la radio, les remixer, ajouter de la guitare dessus, ma voix, des extraits de vinyles passés à l'envers. Je faisais aussi le même genre de montages avec les magnétoscopes de mon grand père. Parfois je me dis que cette vision artistique des choses était la forme de création la plus pure, la plus honnête. C'était de l'indus plus de 20 ans avant que je connaisse ce style. Et toi, tu faisais quoi à 12 ans ?

– A 12 ans j'avais rencontré un type un peu plus âgé que moi, Thierry, qui me prêtait des cassettes des Sex Pistols, de Gogol Premier, des Sheriffs, de GBH, de Discharge, Exploited... parallèlement à ça un autre pote m'avait fait découvrir le heavy metal... j'adorais Iron Maiden qui me faisait planer dans des mondes imaginaires à la Conan le Barbare, et je les écoutais au walkman en jouant aux *Livres dont vous êtes le héros* – surtout un, dont le titre m'échappe maintenant mais qui se déroulait dans un monde très sibérien, très sombre, mais avec un côté conte de fées, aussi, et c'est ce bouquin là qui a été la trame imaginaire de ma première démo d'ambient, des années après... Tu as encore des vestiges de tes expérimentation sonores de l'époque ? J'ai commencé la musique plus tardivement que toi, si l'on considère tes montages sonores comme le début officiel de ton œuvre ; par contre j'ai vécu la même chose que toi, j'ai inventé l'industriel moi aussi, tout seul, enfin, avec mon copain Xavier. On avait branché deux clavier merdiques pour gosses sur une table de mixage à moitié pétée, et on avait enregistré des improvisations bruitistes, avec des bruits de la radio, la voix de William Burroughs... sur les pochettes de nos quelques démos cassettes, j'avais fait des collages de photos d'émeutes, d'OVNI, d'ouvriers... toute la mythologie industrielle était là, et pourtant je n'avais jamais entendu parler de Throbbing Gristle et compagnie. Mes propres tout premiers enregistrements datent de 94 peut-être... j'avais emprunté un clavier Kawai chez Beckrich Musique à Sarreguemines, où je prenais mes cours de guitare, mon prof s'appelait René et quittait le cours toutes les 5 minutes pour aller torcher une bière ; ils tenaient tellement mal leur magasin, donc, qu'on pouvait leur tirer des instruments sans payer, pendant des semaines voire des mois. J'avais enregistré plusieurs morceaux ambient / médiévaux avec ce clavier, sur une cassette, au magnétophone. J'en étais très fier. Mon copain Xavier les a effacés par erreur, il me semble, à la même époque. Je n'ai plus la moindre idée de comment ils sonnaient. Mon tout premier album, en quelque sorte, est donc une sorte d'absence, de trou. Je suppose que ça continue à me travailler et à déterminer mon rapport à la création, plus que je ne m'en rends compte consciemment.

– J'étais bien plus vieux quand j'ai découvert la musique underground, à douze ans j'écoutais George Michael, Michael Jackson, Thunderdome et j'étais un grand fan de *Dans la SIMCA 1000*. Par contre j'étais déjà fou de films d'horreurs, d'ailleurs j'en inventais certains que je racontais aux potes du collègue. Y avait le fameux *Des Yeux dans ma Soupe*. Ce film fictif n'avait qu'une micro scène : une grand mère servait de la soupe à un gamin et il y avait deux yeux globuleux qui roulaient dedans. J'ai toujours eu ce besoin de créer des trucs, fictifs ou non. Mais au final ça ne fait pas beaucoup de différence. Et niveau cinéma, tu as commencé par quoi et quand ?

– Commencé je n'en sais rien, il faudrait remonter à la prime enfance. Mes parents m'emmenaient souvent au cinéma. Les Walt Disney, etc. Et ils ont investi dans un lecteur de

VHS quand c'est devenu abordable pour les français moyen. Dès lors ils se sont et m'ont, du coup, forgé une culture de vidéoclub. *Le Flic de Beverly Hills*, *Terminator*, *Conan*, les *Police Academy*, *Roger Rabbit*, *Mad Max*... tout et n'importe quoi. J'ai vu beaucoup de films, enfant. Essentiellement des blockbusters, mais bon, ça veut aussi dire beaucoup de bons films. Je me souviens que *Escape from New York* m'avait beaucoup marqué. *Conan* aussi, on peut même dire que c'est l'un des films qui a défini mon imaginaire pour la vie, en partie.

– Les vidéoclubs ont aussi marqué mon existence. Dans ma famille c'était un rituel, tout les samedi j'y allais avec mon père qui louait trois films. Celui du samedi soir, et deux pour le dimanche après midi. Mais ce que j'aimais le plus c'était le frisson du rayon horreur / x. Je trouvais toujours le moyen de me dérober et j'allais m'y perdre. J'étais si effrayé par les jaquettes, toutes dessinées à l'époque, que je n'osais pas les toucher et je me tenais aussi loin que possible des murs. Y a deux jaquettes qui m'avaient particulièrement marqué, celle de *Braindead* et celle d'*Abattoir 5*. Parfois je m'aventurais jusqu'aux films X mais le frisson n'était pas le même, c'était plus léger et drôle. Sinon malheureusement je n'ai gardé aucune trace de mes sessions sonores. De toutes façons c'était plus des lives, les boucles sur mes K7 étaient jouées manuellement en rebobinant, parfois même en tirant la bande avec les doigts. Mais la musique n'a jamais été une fin en soit pour moi. Le grand truc c'est le cinéma. Je vais te dire, mon grand projet depuis toujours c'est de faire une émission de marionnettes. Mais un truc horrible, sans que ce soit vendu comme tel. Juste des marionnettes pour gosse qui se mettraient à faire des trucs glauques sans que ce ne soit jamais drôle. Et le truc le plus glauque dans tout ça c'est que ce serait une émission pirate, un truc dont on ne sait pas qui le diffuse à l'antenne : tfl, des terroristes ou mêmes des putains d'extra terrestres. Et tout les meurtres ont l'air bien réels. En plus ça se mélange bien avec mon concept d'expérimentations sonores et visuelles. L'émission se nommerait *Fred and Jeannie Talks About AIDS Every Night After Midnight* et la running joke du truc serait qu'à la fin de chaque épisode l'une des marionnettes dise « oh fuck, we didn't talks about AIDS! ». Et toi mec, c'est quoi ton grand fantasme créatif ?

– Pourquoi tes fantasmes sont-ils toujours aussi sombres, aussi malsains ? Mon grand fantasme créatif ? Je n'en sais foutre rien. Je ne sais plus. C'est bien le drame que je vis depuis quelques années, justement ; disons au moins trois ans. Quand j'étais ado, mon grand fantasme c'était simplement de faire partie d'un groupe, mener la vie de musicien, sortir des disques, au moins un. C'était romanesque, c'était la vie à la puissance supérieure. Je ne rêvais pas de fric ou de groupies, même pas vraiment de gloire. Je rêvais d'être un créateur, d'être quelqu'un d'intense. Et de sortir des disques. Je l'ai réalisé, ce fantasme, maintenant, et même un certain nombre de fois ; sortir des disques. Certes, en restant underground, ce qui est souvent le mot poli pour dire qu'on est cantonné malgré soi à une diffusion confidentielle, mais bon, je l'ai fait. Aujourd'hui, sortir un album de plus m'indiffère complètement. Et je sais maintenant que mon talent est suffisamment petit et limité, et mon caractère assez plan-plan pour que l'aspect « aventure artistique et humaine » n'aille de toutes façons pas très très loin. Ce que je fais relève du hobby, pas plus noble que la pratique sincère et passionnée de la pêche à la mouche. Avec un tel état d'esprit, on est peu disposé aux fantasmes. Bon, je crois que ce qui m'exciterait, ça serait de jouer dans un groupe, ne serait-ce qu'un duo ; mais pas un truc par internet, qui n'est qu'un pis-aller. Avoir un vrai groupe, avec des gens qui vivent près de chez moi. Être des potes autant que des musiciens, et qu'il y ait une vraie vie à côté de la création musicale. J'envie les groupes qui ont eu la chance de se former et d'évoluer à des époques et dans des villes, des milieux, où il se passait quelque chose de fort. Les rockers et les punk à Londres, les noirs qui font de la techno à Detroit, la génération black metal en Norvège... ce point de rencontre où l'existence individuelle, l'histoire de l'art et l'Histoire tout

court se croisent. La grande vie, quoi. A côté de ça, moi je ne suis qu'un autiste qui n'expérimente le monde que devant un écran d'ordi. Cette constatation me déprime comme aucune autre.

– Faire de la musique en groupe, en vrai groupe, n'est pas parfait non plus. C'est peut être quand même préférable. Je me souviens malgré tout qu'il faut faire de nombreux compromis, pas toujours heureux, et faire face à de nombreux profiteurs. Par contre c'est clair que j'ai toujours plus de souvenirs de mes groupes physiques que tout mes projets désincarnés. D'ailleurs, et j'en suis désolé, j'oublie assez rapidement tout ce que je fais dans ce cadre là. Ce n'est pas que je n'y accorde pas d'importance mais plutôt que c'est comme une extension de la pensée. C'est comme l'écriture, j'ai pas de peine à écrire des pages et des pages et à les supprimer. Il n'y a pas la notion d'engagement qu'il peut y avoir dans un vrai groupe. L'enfer ce n'est peut être pas les autres, mec.

– Bien sûr que l'Enfer ça n'est pas les autres. L'Enfer c'est d'être prisonnier de sa pensée, d'y tourner en rond comme dans une cage ; tourner en rond dans ses peurs, dans ses rancœurs, dans ses idées erronées, dans ses souvenirs, dans ses désirs inassouvis. Quand j'avais 18 ans j'étais en Enfer ou en tous cas j'y avais déjà une jambe. Je n'en avais même pas vraiment conscience, pas autant qu'après en être (probablement pas entièrement ; jamais entièrement, personne) sorti. Et ce fut grâce, et uniquement grâce à un groupe d'amis rencontré à l'Université. Je dois tout à ces filles et à ces quelques garçons. Des gens fondamentalement gentils et ouverts, qui ont su aller au-delà du garçon con et froid que j'étais à l'époque, et le faire changer - peut-être sans s'en rendre eux-mêmes, peu importe. Ils m'ont changé et nous continuons à nous réunir, plus de dix ans après. C'est la force de l'amitié, comme celle des Ratés dans *Ça* de King. Les gens te changent et des années après tu te rends compte que sans eux tu serais une personne totalement différente. Croire en une identité pure et fondamentale qu'on aurait au fond de soi est très con, je crois. Pourquoi supprimes-tu ce que tu écris ?

– Pourquoi tes fantasmes sont-ils toujours aussi sombres, aussi malsains ? C'est là que je me rends compte que je suis différent de la plupart des gens. Je ne vois pas forcément l'ombre derrière tout ça, au contraire je trouve ça très drôle et funky. J'ai un sens de l'humour que je n'ai jamais partagé avec personne. Je trouve que les termes Cancer du Colon ou Rectum sont très très drôles. Ça ne veut pas dire que je trouve le cancer drôle, non, c'est juste que le cancer du colon est un terme qui me fait rire. Dans le même ordre d'idée, je suis hilare quand j'imagine un groupe de serial killers torturer une fille et la découper à la scie avant d'envoyer la vidéo et une carte de vœux à monsieur le maire. Là encore je ne rigole pas tant pour la pauvre fille, au contraire même, mais je trouve que le fait de prendre la peine d'écrire une carte de vœux pour accompagner ça est à la fois weird et drôle. En plus de ça j'aime bien rajouter de l'horreur à tout ce que je fait, c'est ma culture, je suis un horror fan et c'est d'ailleurs ça qui m'a conduit droit au BM. En même temps j'ai tendance à changer depuis peu. Je trouve de plus en plus que le mal est pathétique. J'ai très sincèrement de la peine pour tout ces connards de l'underground qui perdent leurs jeunesse à jouer aux misanthropes. Qu'ils aillent dans des parcs, qu'ils lisent du Marc Levy sur des bancs, qu'ils construisent des barrages. Bref, je hais le BM. Pourquoi supprimes-tu de ce que tu écris ? Parce que ça n'a aucune importance réelle ou fantasmée. Je ne serai jamais rock star, écrivain, réalisateur et je ne fonderai même pas d'antenne locale du Fight Club. Donc la seule chose qu'il reste c'est de rêver un peu, d'imaginer des trucs. C'est comme du jeu de rôle en solo. Également, et je le dis toujours, ça ne m'intéresse pas le moins du monde de jouer de la musique. A vrai dire je n'aime même plus la musique. Si j'en fait c'est uniquement parce que je ne suis pas capable de faire autre chose. N'importe quel crétin peut sortir un disque de n'importe quoi tellement il

existe de scènes de merde dans l'underground. Je l'ai bien prouvé ça. Mais je dois dire que ça ne me stimule pas, ça ne m'amuse même pas autant que je l'ai imaginé. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait *Doomsday Cult*, tellement c'est un disque comme un autre. Faire de la musique ce n'est pas un grand dessein, ni même une passion. Pourquoi j'en fait alors ? Je crois que j'en ai fait comme une manière d'exister dans le monde réel. Un véritable fiasco. J'ai en effet souvent remarqué que tu te définis au travers de tes rencontres, de tes amis, et je trouve ça très sain en soit. Qu'est ce que je t'ai apporté moi ?

– J'ai mis longtemps à répondre à cette question parce qu'elle est difficile. Par où commencer ? Peut-être par le début... Quand je t'ai rencontré tu m'as tout d'abord apporté certains trucs musicaux, culturels, par exemple, et dans le contexte où j'étais à l'époque, ça vachement élargi mon horizon. C'est toi qui m'as initié aux Beach Boys. Qui m'a décoincé, peut-être, par rapport à ça. J'étais peut-être un peu plus prisonnier des musiques dark avant de te connaître. Et puis je n'avais personne dans mon entourage pour m'en faire sortir. Je pense que c'est très largement grâce à toi qu'aujourd'hui j'écoute plus de pop anglaise des années 60 et même de disco, que de musique industrielle. En somme, tu m'as apporté une dose de fun, de fantaisie, de joie de vivre, que je ne trouvais pas du tout dans le milieu indus, et qu'à force de le fréquenter, je ne pouvais même plus imaginer. Tu as tes côtés noirs, bien plus noirs que toute cette scène dark de merde, d'ailleurs, mais en même temps tu n'as pas honte de te marrer ou d'aimer des trucs positifs, et ça ça m'a vraiment libéré. Tu es mon petit Tyler. La deuxième chose ça a été la connivence intellectuelle, avec des centres d'intérêt communs, Stephen King, *Fight Club*, etc. Il y a des discussions à propos de tout ça que je n'ai eu qu'avec toi, que ça soit sur un plan intellectuel ou simplement émotionnel, pour King notamment. Je pense qu'il y a peu de gens, même dans les fans de King, ou qui se présentent comme tels, qui peuvent parler des heures au téléphone des personnages de *Ça*. Et pour qui ce qui se passe dans ce bouquin, ou dans ce film, est une chose « réelle » aussi importante que des vrais souvenirs personnels. Je ne sais pas si c'est ton cas mais en tous cas c'est le mien, et pouvoir parler de King avec toi me conforte là-dedans. Et il y a des tas de sujets de discussions « inutiles » du genre dont je ne pourrais parler avec personne d'autre, parce que ça ne rime à rien. Et enfin, évidemment, il n'y a qu'avec toi que j'ai pu monter des projets (ou plutôt des projets de projets, mais on s'en fout) du genre Nihil Pop et autres canulars à la Jésus Clochard ou Mohammed Ben Sala...

– Mais qu'est ce qui te pousse aujourd'hui à faire de la musique ? Est ce que c'est encore nécessaire ou est-ce une habitude ?

– C'est la question que je me pose depuis la fin 2006 et je n'ai toujours pas la réponse. Je devais sans doute déjà me la poser depuis quelques temps avant, mais quand j'étais avec Florence, son seul rôle de muse suffisait encore à me donner une raison de continuer quelque chose, quand bien même la musique elle-même n'aurait plus été une motivation se suffisant à elle-même. Une fois la muse envolée, c'est la merde, si je puis dire. L'envie de créer ? je l'ai toujours, je crois, c'est plus fragile qu'autrefois, mais c'est encore là, parfois je suis à vélo avec Laurence, on speede dans les champs, et je vois au loin une station d'épuration qui ronronne, j'entends les insectes qui m'entourent, et je peux presque ENTENDRE dans ma tête les nappes ambient qui se superposeraient au tout, et voir la pochette que ça donnerait. Une pure pulsion. Maintenant, il est vrai que dans les faits, je ne joue plus des masses. Ce qui fait aussi que techniquement j'ai énormément baissé, et c'est un cercle vicieux : dès que j'essaie de m'y remettre pour de bon, je me rends compte que je suis nul, ça me décourage et je retourne sur MSN avec une bière à la main. Mais bon, ça ça n'est pas une fatalité, il suffit de travailler, question de temps libre quoi. Le VRAI problème n'est pas celui de l'inspiration, qui va et vient, comme tout, ni celui des compétences, qui se travaillent ; c'est la question « à quoi bon

faire de la musique ? » – je veux dire, dans un monde où TOUT LE MONDE fait de la musique, et où TOUT LE MONDE en fait MIEUX que moi, avec plus de passion de plus de contacts, plus de courage, plus de succès, qu'est ce que j'ai à apporter, moi ? Être un nullard de plus, parmi 150 000 autres ? Je sais très bien que mentalement je ne suis pas armé pour un très gros succès commercial et médiatique, j'ai une petite vie bien rangée à laquelle je tiens malgré tout, je ne suis pas assez disponible pour faire une vraie carrière de musicien. Alors quoi ? Être un connard de plus qui n'existe que sur MySpace, écouté par 3 autres types dans son genre ? Et sans même le confort d'une scène comme la scène goth ou indus, qui ont un petit côté familial malgré tout, presque chaleureux. Si je réfléchis vraiment à ça... si je réfléchis vraiment à ça, la seule réponse correcte, c'est que je continue à faire de la musique comme d'autres se branlent en s'imaginant qu'ils baisent ou collent des affiches FN en s'imaginant être à l'aube d'une prise de pouvoir.

– Pour moi, l'important quand on fait quoi que ce soit, c'est avant tout de créer quelque chose qui corresponde à ce que l'on ressent sur l'instant. Partant de ce postulat composer un morceau c'est exactement la même dynamique que prendre une photo. Tout n'est qu'un blog. Une collection d'instant. Après si des gens peuvent lire, voir ou écouter quelque chose que l'on produit et que cela fasse écho en eux et bien tant mieux. Mais ça ne change pas grand chose. Créer n'a rien à voir avec la politique. Par contre c'est clair que le bonhomme qui fait de la pêche à la mouche, prends des photos de lui et des potes avec des poissons et se fait un tableau en velours où il expose ses hameçons, est un artiste. Un artiste qui donnera un héritage à ses enfants qui ajoutera de la temporalité à son œuvre. Ne crois tu pas que c'est déjà ce que tu as accompli avec tes projets, tes blogs ?

– Si, bien sûr, j'ai déjà une œuvre derrière moi, tout comme j'ai déjà une vie derrière moi ; seulement voilà, dans les deux cas, j'aimerais aussi avoir un avenir. Pas SEULEMENT des souvenirs et la fierté d'avoir fait ceci ou cela. Et toi, malgré tout ce qu'on a déjà pu se dire sur la création, l'honnêteté, etc, tu ne crois pas que tu as aussi le droit d'être fier de trucs comme TGG, et de revendiquer tout ça comme une œuvre, même si elle est bancal, incomplète, schizo ou zarbi ?

– Fier je sais pas. En fait je m'en fiche royalement. Mais une chose est sûr ça m'amuse beaucoup. Et puis depuis toujours, j'ai voulu laissé une œuvre insaisissable, bancal et surtout incomplète. Je dois certainement espérer que quelqu'un recolle les morceaux. Tu vois un peu comme dans le Da Vinci Code. Quand j'étais ado et que je lisais des magazines de rock, les artistes qui m'attiraient le plus étaient ceux dont il était impossible d'écrire la biographie. Des artistes avec mille groupes, des albums inachevés qui avaient l'air géniaux sur le papier. Bon, je crois que j'ai réussi mon coup. Surtout que je n'ai composé que comme on fait caca.

– Oui je crois qu'en fait les choses devraient s'organiser comme ça : toi dans ton chaos, dans le flux et le reflux de la création, dans l'inachevé, la pure idée, ou le bancal, le brouillon, le raté, le semi-perdu dans les limbes. Et moi comme compilateur, narrateur et commentateur de ton œuvre et de ta vie. En temps réel.